

## LE PROFESSEUR FR. LHOMME

---

La littérature française a fait une perte sensible dans la personne de notre compatriote et collègue François Lhomme, professeur de littérature au lycée Janson de Sully, à Paris-Passy.

Né à Meaux en 1846, Lhomme n'est pas moins un enfant de Charly, où il vécut ses jeunes années et qui devint son pays d'adoption. C'est à l'école communale qu'il a reçu les premières notions primaires, sous l'habile direction de M. Torchet, qui avait reconnu et apprécié les aptitudes intellectuelles de son jeune élève et lui avait enseigné les premiers éléments de latin. Lhomme entra ensuite au Séminaire de Meaux qu'il quitta avant d'avoir terminé ses études. Sans fortune, fils d'un artisan intelligent, il vint à Paris, à l'âge de dix huit ans, entra chez un libraire éditeur du quartier latin, et trouva en dehors de ses occupations à la librairie les moyens de se préparer seul au baccalauréat ès lettres. Ses débuts furent extrêmement difficiles, et c'est dans l'Université qu'il chercha sa voie. Placé comme maître surveillant au Petit Lycée Louis le Grand, à Vanves, il fut envoyé successivement dans les collèges de Chinon, Issoudun, Rochefort, préparant seul ses examens de licence ès lettres qui le conduisirent aux lycées de Bourges, Vitry le François, Beauvais. Reçu le premier à l'agrégation de l'enseignement secondaire spécial en 1882, il fut envoyé aux lycées de Carcassonne, Dijon, et enfin en 1884 au lycée Janson de Sully, où il termina subitement sa carrière le 3 mai 1905, à la veille de

toucher à sa retraite après plus de trente six ans de services dans l'Université, aimé de ses élèves, estimé de ses collègues, qui l'avaient choisi pour les représenter au Conseil supérieur de l'Université.

L'homme était un remarquable professeur, d'une érudition classique de bon aloi, d'un esprit original et foncièrement indépendant, sans aucune attache de fonctionnarisme, étranger aux coteries littéraires, qu'il méprisait, d'une rare franchise, ne sachant pas dissimuler son opinion, quoiqu'il pût lui en coûter. Causeur intéressant, il aimait à assaisonner sa conversation d'anecdotes qu'il contait avec *humour*. L'homme n'avait pour guide que sa conscience et non son intérêt. Il disait la vérité, « visait juste et le trait frappait à l'endroit marqué » (Ledrain). C'était un critique loyal, d'une rare indépendance, estimable et très apprécié. Foncièrement bon et bienveillant, il était inexorable pour les écrivains décadents, les bohèmes littéraires, les « arrivistes » sans scrupule qui spéculent sur le scandale.

Comme professeur, il a été justement apprécié par M. Poirier, proviseur du Lycée Janson de Sully, qui a dit éloquemment devant son cercueil les regrets que L'homme laisse dans l'enseignement. Qu'il me soit permis d'extraire les lignes suivantes de ce discours que je ne puis reproduire en entier :

« Je ne saurais vous dire combien il était intéressant d'assister à un cours de ce classique, quand il expliquait un auteur du xvii<sup>e</sup> ou du xviii<sup>e</sup> siècle, en particulier La Fontaine. C'était merveille de voir tout le groupe de ses jeunes élèves, ordinairement si léger, suspendu à ses lèvres, attentif à tous ses détails de la leçon ; c'est qu'elle était vive et mouvementée cette leçon, exposée avec finesse, avec une précision de bon aloi qui venait d'un fonds inépuisable de connaissances solides.

« D'ailleurs, vous l'avez tous connu et apprécié cet excellent collègue à la démarche discrète, au fin sourire, à l'abord toujours affable et plein de bonté. La finesse de

« l'esprit, la bonté du cœur, étaient les qualités maîtresses  
« de M. Lhomme ; par elles, il vivra toujours dans notre  
« souvenir comme dans celui de ses nombreux élèves. »

A Paris, Lhomme menait la vie simple. Ses connaissances littéraires, son bon goût l'avaient fait apprécier d'un petit cercle de lettrés, tels que Jules Lemaitre, Faguet et surtout Pailleron, qui en avait fait son ami, profitait de ses conseils et était heureux de l'avoir à sa table.

Lhomme aimait la campagne, la vie des champs et, à Charly, où il passait ses vacances, il aimait à faire de longues promenades avec son ami, le peintre Eugène Buland : c'était un péripatéticien. Où peut-on trouver une peinture plus charmante de la vie champêtre que dans ce tableau que Lhomme en fait dans ses *Etudes sur le Théâtre contemporain* :

« La vie aux champs calme le cœur ; elle amortit les passions et elle en fait sentir le vide. Que de fois, seul, assis à l'ombre de quelques peupliers, les regards errant sur la plaine et sur les côtes lointains, je me suis senti comme enveloppé de silence. Une paix profonde descendait en moi, et je restais ainsi longtemps, tranquille comme la nature elle-même. Ces heures de demi-sommeil ou de rêverie sous le ciel bleu, aux bords des eaux ou des bois, sont nécessaires à l'homme des villes. Elles le font rentrer en lui-même, elles lui apprennent à se modérer et à se résigner. Que faire ici de l'ambition, des calculs de la vanité, des joies du succès ; tout ce bruit expire aux portes des cités ; l'homme solitaire ne l'entend pas. Vous qui passez vos jours et une partie de vos nuits dans les terribles agitations de la pensée et du travail, venez jusqu'ici. Reposez-vous sous nos ombrages, faites trêve à vos méditations, regardez, écoutez. La nature accomplit son œuvre en silence, elle ne se hâte point, elle ne se presse pas, elle donne tour à tour ses fleurs et ses fruits. Tout ce qui tire d'elle sa subsistance participe à son calme profond. L'homme lui-même, s'il se laisse pénétrer par elle, finit par connaître le repos. Quand j'arrive, la tête encore tout étourdie du bruit de Paris, les yeux fatigués de ses spectacles, l'esprit

las de ses théâtres, de ses journaux, de ses romans, l'âme dégoûtée de la bassesse des idées, des turpitudes de l'art, des vilénies de la vanité, je me confie à cette consolatrice, j'aspire son air pur, je m'enivre de ses senteurs vivifiantes, et je me sens récréé. Elle me fait douter de mon œuvre, je le sais bien ; elle retient ma plume, elle refrène mes ardeurs et mes colères. A quoi bon tous ces combats ? Qu'est il besoin de s'irriter, de ramer contre le flot et d'endiguer le torrent ? Les eaux coulent toujours transparentes et fraîches, les grands bois sont verts, les blés se dorent au soleil et les jours vont vite. Les folies des hommes n'ont qu'un moment ; elles passent comme les orages ; le bien d'ailleurs est à côté du mal, il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir. Calme ton cœur, prends ta part des joies du monde, sois doux aux bons ; aie pour tous des sentiments fraternels et dédaigne les âpres plaisirs de la lutte. La sottise n'a qu'un jour ; le vent l'emporte, et l'œuvre de Dieu s'accomplit avec le concours des hommes ou malgré leurs efforts.

« J'écoute cette voix de la sagesse, elle me séduit, elle me trouble, mais je ne répondrai pas à son appel. J'ai beau faire ; une âme impatiente habite en mon sein ; je ne puis pas assister en spectateur indifférent à la grande mêlée humaine ; j'ai besoin de prendre parti... »

Comme écrivain, Lhomme a sa place marquée parmi nos littérateurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a collaboré à la *Revue d'art dramatique* ; il a dirigé la *Bibliothèque de la famille* : « Votaire, les chefs d'œuvre de la Chaire, Saint Simon, les Femmes écrivains », 4 vol. in 8°. On lui doit encore : *Etudes sur le Théâtre contemporain* (la deuxième édition a été publiée sous le pseudonyme de F. Lefranc, 1 volume in 12) ; *la comédie d'aujourd'hui*, son ouvrage capital ; *vingt petites satires* : Prière pour la nouvelle année, — Lettre d'un sociétaire de la Comédie française à M. Constant Coquelin, — Lettre de M. C. Doucet à M. Clarétie, — le Pèlerin de Lourdes, etc. — *Raffet* : sa vie et son œuvre (collection des artistes célèbres), — *Charlet* : sa vie et son œuvre (id), — *Victor Hugo et M. Renan*

(dialogue satirique), — *la matinée d'un critique*, comédie en un acte et en prose. Il collabora pendant quelque temps à la *République Française*, sous le pseudonyme de Jérôme, et jusqu'à ses derniers jours à *L'Art*, dont le directeur Paul Leroy (S. Gaucher) appréciait beaucoup son talent d'écrivain et son humeur combative. Permettez moi d'emprunter encore au discours de M. Poirier quelques lignes concernant *La Comédie d'aujourd'hui*, son principal ouvrage, si vigoureusement écrit. « Il était classique jusqu'à une pointe très marquée d'intransigeance dans ses jugements sur nos auteurs modernes ». Cette intransigeance, M. Lhomme tient à l'expliquer : « on est satirique malgré soi », dit il dans sa préface. C'était donc, chez lui, affaire de tempérament et non malveillance ou amertume de caractère. Il laisse en manuscrit un très intéressant volume qui très probablement sera publié l'an prochain, écrit de cette plume concise et nerveuse qu'on lui connaît.

Nourri de la belle et saine littérature des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, il excellait dans les portraits qu'il traçait de son style incisif, mêlant l'ironie et la fermeté : il y avait chez lui du Voltaire, du Rousseau et surtout du Labruyère. Il s'est peint lui même dans « la Comédie d'aujourd'hui », sous le portrait d'Ergaste. « Le hasard ou la bonne fortune d'Ergaste ne lui ont d'abord mis sous la main qu'un petit nombre de bons livres. Il les a lus et a même appris à les aimer dans un âge où l'on ne choisit guère. Ils lui ont inspiré le dégoût de tout ce qui n'est pas excellent. Sa mémoire s'est enrichie de leurs meilleures pensées... Il n'a cherché dans les livres qu'un plaisir pour son goût, et ce goût est dédaigneux et prompt à s'alarmer. Sollicité d'être un juge lui aussi et de donner son avis sur les ouvrages nouveaux, il l'a fait en toute franchise. On l'a trouvé souvent rude et dur jusqu'à l'amertume. Il ne hait personne, il est prêt à obliger l'auteur dont on critique l'ouvrage, il n'est d'aucune école, il méprise les coteries, il ne demande aux lettres ni la réputation, ni la fortune. Il n'a point souci de la gloriole littéraire. Il sait qu'elle s'achète au

prix d'une humiliante servilité et il ne veut courber ni son front, ni sa taille... »

L'homme faisait partie de notre Société historique depuis 1898. Absorbé par les devoirs de ses fonctions et par ses occupations littéraires, il n'avait pas le temps de faire profiter notre Société de sa précieuse érudition, mais il suivait nos travaux avec un bienveillant intérêt, bien décidé dès qu'il aurait atteint sa retraite à nous donner une utile collaboration. Déjà il avait choisi le sujet de sa première communication. Il avait projeté d'écrire pour elle « *La Ligue à Château-Thierry* ». Nul mieux que lui ne pouvait traiter cet intéressant sujet : il avait rassemblé ses notes, mais il est mort avant d'avoir pu réaliser son projet.

Le Gouvernement a commis une grande faute ou un regrettable oubli en ne donnant pas à ce rare professeur et à ce remarquable écrivain un ruban dont il est parfois si prodigue, aujourd'hui surtout.

Dyspeptique depuis longtemps, L'homme est mort subitement le 3 mai 1905, à Passy, et a été inhumé le 5, à Charly, dans un tombeau de famille.

D<sup>r</sup> A. CORLIEU.